



Conférence donnée au cours de la session 2015 des Semaines sociales de France, « Religions et cultures, ressources pour imaginer le monde »

Dialogue autour de l'encyclique « verte »¹

Cardinal Laurent Monsengwo

Yannick Jadot

Cardinal Laurent Monsengwo²

Le pape François, dans sa lettre encyclique *Laudato si'*, offre un regard de croyant sur le cosmos en vue de « la sauvegarde de la maison commune ». C'est du Cantique des créatures de saint François d'Assise qu'il emprunte les mots pour dire l'ordre créé, où il voit la terre « aussi comme une sœur, avec laquelle nous partageons l'existence, et comme une mère, belle, qui nous accueille à bras ouverts » (n.1).

Chapitre 1 – Un constat : le cri de la Terre

Le constat du pape nous livre un tableau cru, aux images fortes, d'une terre, mère et sœur, abusée et violentée, défigurée et malade, avec pour conséquence que toute la création « gémit en travail d'enfantement » (Rm 8, 22) d'une terre nouvelle et d'un ciel nouveau. Conscient du caractère antithétique de propositions qui, d'une part, disculpent l'être humain de tout ce qui se produit sur la Terre grâce à la seule technique, et, d'autre part, l'accable de tous les maux, le Saint-Père pense que « la réflexion devrait identifier de possibles scénarios futurs, parce qu'il n'y a pas une seule issue », afin d'instaurer « un dialogue en vue de réponses intégrales » (n.60).

Chapitre 2 – Aux sources de la Bible et de la tradition judéo-chrétienne

Comment organiser ce dialogue de « toutes les personnes de bonne volonté » avec une « référence à des convictions de foi ? » (n.62). Selon le Saint-Père, une telle référence est possible car « la science et la religion, qui proposent des approches différentes de la réalité, peuvent entrer en dialogue intense et fécond pour toutes deux » (n.62). Puisant alors dans les ressources de la Bible et de la tradition judéo-chrétienne, il propose de « grandes motivations pour la protection de la nature et des frères et sœurs les plus fragiles » (n.64). Dieu, en effet, est le propriétaire de la terre, donnée aux humains pour la « cultiver » et la « garder » (cf. Gn 2,15 ; cf. n.89). Il s'ensuit que nous sommes appelés à « respecter les lois de la nature et les délicats équilibres entre les êtres de ce monde » (n.68), à garder à l'esprit que chaque être créé a une valeur propre devant Dieu (cf. n.69), pour que l'être humain ne s'érige pas en maître et dominateur de la création. Celle-ci porte en elle-même un projet d'amour de Dieu. Elle est donc ouverte à la transcendance. L'être humain est certes à l'image et à la ressemblance de Dieu, mais « l'ensemble de l'univers, avec ses relations multiples, révèle mieux l'inépuisable richesse de Dieu » (n.86). La terre devient ainsi, pour tous, croyants et non-croyants, un bien commun, « patrimoine de toute l'humanité, sous la responsabilité de tous » (n.95). Les chrétiens considèrent quant à eux que « tout est créé par Lui et pour Lui » (Col 1,16 ; n.99).

Chapitre 3 – La racine humaine de la crise

Le Saint-Père nous dit que la racine de la crise écologique est humaine. Elle prend sa source d'une part dans la technologie, « parce que l'immense progrès technologique n'a pas été

1 François Ernenwein, rédacteur en chef à *La Croix*, présidait la séance.

2 Le cardinal Laurent Monsengwo est archevêque de Kinshasa, membre du conseil des 9 cardinaux du pape François.

accompagné d'un développement de l'être humain en responsabilité, en valeurs, en conscience » (n.105). D'autre part, dans l'assomption de cette « technologie et son développement avec un paradigme homogène et unidimensionnel » de la techno-science où l'être humain a oublié la « réalité même de ce qu'il a devant lui » (nn.106 ; 107). Le pape fait remarquer qu'« il est possible d'élargir de nouveau le regard, et la liberté humaine est capable de limiter la technique, de l'orienter, comme de la mettre au service d'un autre type de progrès, plus sain, plus humain, plus social, plus intégral » (n.112). Pour ce faire, « il y a une grande démesure anthropocentrique » à corriger : la seigneurie de l'être humain est celle de « l'administrateur responsable » (n.116). Car « la crise écologique est l'éclosion ou une manifestation extérieure de la crise éthique, culturelle et spirituelle de la modernité » (n.119). Tout étant lié, la relation avec l'environnement trouve sa juste place dans la relation de l'être humain avec Dieu et avec les autres personnes (n.119).

Chapitre 4 – La solution : une écologie intégrale

La lettre encyclique du pape propose de penser les problèmes, non pas de façon isolée, mais en interconnexion, car « tout est lié » (n.113). L'environnement indique une relation entre la société et la nature. La recherche de solutions aux problèmes doit se faire par une attention spéciale aux relations des éléments du monde, pour comprendre « l'interaction entre les écosystèmes et entre les divers modes de référence sociale » (n.141). Ainsi, la relation avec la nature ne peut ignorer le patrimoine culturel, compris « dans le sens des monuments du passé mais surtout dans son sens vivant, dynamique et participatif » (n.143). Elle se doit aussi de faire justice aux générations futures dans la logique d'une « solidarité générationnelle » (n.159).

Chapitre 5 – Les grandes lignes du dialogue

Le pape propose ensuite les grandes lignes du dialogue susceptibles « de nous aider à sortir de la spirale d'autodestruction dans laquelle nous nous enfonçons » (n.163). Les rencontres internationales n'ont pas permis de réfléchir à « un monde unique, à un projet commun » (n.164). C'est pourtant à ce niveau que des solutions viables sont possibles. C'est ici que « la diplomatie acquiert une importance inédite, en vue de promouvoir des stratégies internationales anticipant les problèmes plus graves qui finissent par affecter chacun » (n.175). Les religions ont pour rôle, dans un dialogue entre les sciences, de fixer le cap en rappelant les « grandes motivations qui rendent possibles la cohabitation, le sacrifice, la bonté » (n.200). Ce dialogue sur les grandes questions où se joue l'avenir de l'humanité « demande patience, ascèse et générosité » (n.201).

Chapitre 6 – La formation d'une conscience responsable

Une telle entreprise exige qu'émerge la « conscience d'une origine commune, d'une appartenance mutuelle et d'un avenir partagé par tous » (n.202). Les styles de vie doivent changer pour permettre de « sortir de soi vers l'autre » (n.208), créer des liens avec l'environnement (nn.209 ss). Un tel changement, pour les chrétiens, passe par une « conversion écologique », dit le Saint-Père. Il entend par là une spiritualité écologique qui intègre le corps, la nature, les réalités de ce monde (n.216), parce qu'elle devient la conséquence de la rencontre avec Jésus Christ (n.217). Saint François d'Assise est ici offert en modèle (n.218). La conversion ne se réduit pas à l'échelle individuelle. Elle doit devenir communautaire (n.219), avec pour caractéristiques la « gratitude » et la « gratuité » parce que le monde est un don, l'amour « d'une belle communion universelle » avec les autres créatures, et l'union avec tout le créé reçu du Père (n.220). C'est en somme une vie vertueuse que propose *Laudato si'*. Une vie dont le style est sobre et humble (n.224), rendant capable de vivre en frères et sœurs avec les autres dans la communion et la paix (cf. n.228), fait de « simples gestes quotidiens par lesquels nous rompons la logique de la violence, de l'exploitation, de l'égoïsme » (n.230). De tels gestes d'amour, nous enseigne le pape, sont aussi civils et politiques (n.231).

Les niveaux de communication

La lettre encyclique *Laudato si'* s'adresse à toute personne de bonne volonté dans un premier temps, ensuite elle s'achève par des orientations spécifiques pour les chrétiens (cf. n.216). Par ailleurs, le pape tient à y montrer, par le dialogue qu'il instaure avec les diverses traditions religieuses, chrétiennes et non chrétiennes, que la crise de « la maison commune » est avant

tout anthropologique. Celle d'un être humain ouvert à Dieu, aux autres et à la nature. C'est dans l'interrelation de ces différents termes que le Saint-Père nous appelle à chercher ensemble la solution.

François Ernenwein : *Yannick Jadot, comment la parole du pape est-elle reçue dans votre univers politique ? Comment est-elle perçue par vos amis qui se battent depuis des décennies sur les questions environnementales ?*

Yannick Jadot³

Cette lettre encyclique est arrivée comme un signal d'espoir pour l'ensemble des écologistes. Mais ce n'est pas seulement un message d'espoir, c'est aussi un diagnostic, une analyse et une invitation à agir. C'est important dans un monde qui aujourd'hui « se résigne » à ce que la conférence COP21 sur le climat (Paris, 30 novembre au 11 décembre 2015) ne soit qu'un demi-succès ou un demi-échec. Or précisément au moment où on se résigne ainsi à l'impuissance politique, un message crucial, d'un leader à échelle de la planète, nous arrive. Nous savons tous à quel point sur la question du climat et des migrants nous avons besoin d'une parole forte et claire. C'est aussi un message politique. Je pense au récent voyage du pape aux États-Unis, voyage qui a suscité un certain nombre de débats et de discussions. Ainsi le président du comité environnement du Sénat américain, le républicain James Inhofe, n'hésite pas à aller dans le sens opposé : « Je trouve insupportable l'arrogance des gens qui pensent que nous, êtres humains, serions capables de changer ce qu'IL (Dieu, NDLR) fait pour le climat », confiait-il dans une interview il y a une dizaine d'années. Autre élu républicain au Congrès, Shimkus affirme publiquement qu'il n'est pas possible qu'on assiste à une élévation du niveau de la mer liée au réchauffement climatique puisque Dieu a promis à Noé qu'il n'y aurait plus de déluge ! J'en ris avec vous. Mais ces gens occupent des positions fortes au congrès américain. Et ne riez pas : ils ont été soutenus financièrement dans leur campagne par GDF Suez ou feu Areva. Ce qui nous apparaît comme une sottise, une absurdité, joue un rôle important dans la politique américaine.

Des signes de convergence

Ce qui est fort dans cette encyclique, c'est le diagnostic qui est posé. Au fond, le pape propose de passer d'un anthropocentrisme despotique à ce que nous nommons l'anthropocène, cette nouvelle ère dans l'histoire de la planète où une espèce, la nôtre, se trouve en capacité de changer profondément les conditions de vie de l'ensemble des espèces sur la planète. Jusqu'à présent, jusqu'au XVIII^e siècle, disons, c'était peu envisageable. Mais du fait des progrès colossaux et des dommages considérables liés à ce progrès, nous avons la possibilité de mettre fin à notre vie sur terre. Tout cela est décrit dans cette encyclique : la pollution des océans, des eaux, la déforestation, la sixième extinction des espèces animales, etc. Nous avons la capacité de faire du mal à l'ensemble des espèces vivantes.

Autre point de convergence : l'écologie. La « maison commune » dont parle le pape nous renvoie à l'écologie. Éco vient du grec *oikos* qui signifie l'habitat, mais aussi le patrimoine, ce qui nous entoure, les champs, tout notre espace vivant autour de la maison ainsi que les gens qui habitent dans cette maison. Au fond, quand on est écologiste et qu'on entend parler de la « maison commune », on est au diapason.

La remise en cause du « progrès » technologique

Le diagnostic que pose le pape dans son encyclique soulève la question du rôle de la science et de la technologie. Là encore, nous sommes assez d'accord : le positivisme, cette pensée qui a été très forte pendant les lumières et jusqu'au début du XIX^e, disait au fond que la science et la technologie permettraient à la fois de rompre avec certaines croyances théologiques très conservatrices et aussi d'apporter des améliorations considérables des conditions de vie. Ce qui était vrai alors du progrès ne l'est plus forcément aujourd'hui !

On constate une confusion extraordinaire entre le progrès économique et la croissance du PIB. Le PIB ? C'est un chiffre totémique ! Chaque responsable politique se focalise sur ce chiffre. Chaque président de la République estime que si le PIB atteint 3 %, il sera élu à 60 % de voix mais que si on est à 1 %, il sera difficile d'être réélu. Quel sens tout cela a-t-il ? Que signifie le PIB ? Le progrès technologique devient uniquement le déploiement de l'innovation. On court après les gains de productivité sans regarder ce que signifient ces gains en termes de

3 Yannick Jadot est député européen écologiste.

chômage, de précarité, de souffrance au travail. On en arrive à un triptyque productivisme, consumérisme et scientisme qui devient la nouvelle croyance théologique ! On est là au cœur du débat. Je citerai à ce propos le pape. Que nous dit-il ? « Il ne suffit pas de concilier, en un juste milieu, la protection de la nature et le profit financier, ou la préservation de l'environnement et le progrès. Sur ces questions, les justes milieux retardent seulement un peu l'effondrement. Il s'agit simplement de redéfinir le progrès. Un développement technologique et économique qui ne laisse pas un monde meilleur et une qualité de vie intégralement supérieure ne peut pas être considéré comme un progrès. »

Une société du mal-être

C'est exactement ce que nous disons. Notre modèle de développement arrive à coupler la démesure d'un côté, la maltraitance et la pénurie de l'autre. Au fond ce « progrès » génère une société du mal-être. Les dépenses annuelles de publicité sont dix fois supérieures aux dépenses nécessaires pour couvrir les besoins vitaux de l'humanité ! Et si c'était au moins efficace. Mais non ! Depuis plus de 30 ans, tout l'accroissement de la richesse s'est concentré sur 5 à 10 % de la population en Occident. Tout ce mythe de la croissance laisse 90 % de la population sans amélioration du pouvoir d'achat. Moins d'une centaine de personnes dans le monde ont l'équivalent en richesse de la moitié de l'humanité ! On voit bien cette folie de la finance. Patrick Viveret a rappelé cet article du Wall Street Journal qui disait que la Bourse connaissait seulement deux états, l'euphorie et la panique, c'est-à-dire qu'elle oscille entre les deux symptômes phares de la maniaco-dépression (troubles bipolaires). Cela résume bien la société du mal-être dans laquelle nous vivons.

Dans les enquêtes, et notamment les travaux scientifiques sur le « bonheur », on constate qu'au-delà d'un certain niveau de confort, le fait de posséder plus, de consommer plus, n'a aucun impact sur le sentiment de bien-être ou de bonheur. On constate une déconnexion complète entre l'accumulation de biens et de richesses et le sentiment de bien vivre et d'être heureux.

La question de l'impuissance politique est parfaitement dénoncée quand le pape parle de soumission de la politique à la technologie et à la finance. Cette soumission se révèle lors des sommets internationaux. On le constate tous les jours. En septembre 2015 le président Obama s'est rendu en Alaska pour tenter – avec sincérité me semble-t-il – de sensibiliser au changement climatique. On sait que si on veut limiter ce réchauffement à moins de 2 °C, il faudrait laisser 80 % des ressources fossiles dans le sous-sol. Or ce même président Obama autorisait quelques mois auparavant des forages en Alaska. Il n'y a pas qu'Obama qui tient ce double discours. François Hollande aussi. Fin 2014, le jour même de la publication du rapport du GIEC, Hollande est en Alberta et il dit : « Je suis là pour soutenir Total dans son effort. » Alberta, c'est l'extraction d'énergies fossiles à partir de sables bitumineux, un des pétroles les plus « sales » de la planète ! Nos hommes politiques ont un hémisphère de leur cerveau qui a compris les enjeux du réchauffement climatique et un autre hémisphère qui reste paralysé et qui refuse de faire les changements nécessaires pour lutter contre le dérèglement climatique parce que les multinationales de l'énergie sont toute puissantes !

Un nouveau monde est en train de naître

Laisser 80 % des ressources fossiles dans le sol revient à demander à ces multinationales de passer à côté de 30 000 milliards de dollars de revenus. Il n'est pas étonnant qu'elles se battent pour défendre ces énergies fossiles. Mais nous sommes aujourd'hui à une étape clef, un basculement entre un vieux monde construit sur ces énergies fossiles, sur ces oligopoles qui vivent d'une véritable rente, ces systèmes opaques, et un autre monde qui est en train de naître, un monde construit sur un système différent, sur des productions d'énergies décentralisées. En Bretagne, en Allemagne, ce sont les citoyens qui se sont emparés du sujet. Ils se sont réunis pour moins consommer et pour produire. Ils se lancent dans les énergies renouvelables. Et cette énergie, ils la partagent ! Nous sommes entre deux modèles. L'un construit sur la rente et l'autre sur les citoyens et le partage. C'est une révolution extraordinaire ! J'en appelle aux citoyens pour qu'ils s'emparent de cette réalité. Cette guerre de l'ombre entre le vieux monde et le monde nouveau est aussi une guerre de libération. Il est temps de sortir de ces énergies fossiles, de cette forme de domination, de ce système qui finance des dictatures un peu partout dans le monde, qui organise à son unique profit la destruction de l'environnement. Cette guerre, c'est aussi une guerre de libération pour libérer nos énergies vitales.

Redécouvrir la beauté du monde

Nous sommes dans un moment particulier de l'histoire. Vous le vivez, vous le sentez. Nos sociétés sont bombardées de pulsions de haine et de peurs. Certains, sous une forme décliniste, nous expliquent qu'il faut se rabougrir, se replier, ils en appellent au repli identitaire nationaliste, communautariste. À ces peurs se surajoute la crise environnementale. Crise souvent impalpable – mais de moins en moins – et pourtant bien réelle. Après la grande tempête de 2008, j'étais sur l'île de Sein. Une dame de 80 ans m'a dit : "Pour la première fois de ma vie, j'ai peur de la mer. » Là, vous ressentez ce que signifie l'expression « dérèglement climatique ». J'aimerais souligner un autre point de convergence avec l'encyclique. Le pape nous invite à une redécouverte de la beauté. Je crois effectivement qu'on aura du mal à mobiliser les énergies et les bonnes volontés uniquement sur le diagnostic. Il sera plus facile de mobiliser sur un projet d'avenir, projet qui passe par la recréation du lien social. Nous devons nous reconnecter aux autres, à la planète.

Un point est mentionné de manière très forte dans la lettre encyclique : la question de l'agriculture, de l'agriculture de proximité, durable. L'agriculture de proximité est une agriculture de qualité qui recrée de la connexion sur un territoire, qui permet de retrouver de la convivialité, de retrouver le plaisir de faire ensemble et de vivre ensemble. Notre responsabilité collective est d'offrir un avenir positif et bienveillant. Au fond, la lutte contre le réchauffement climatique vise à essayer de transformer ma vie et celle des autres. Développer une activité économique de proximité, sur notre territoire, c'est donc de l'emploi, des services publics, de la culture et de la démocratie. C'est emmener nos concitoyens sur un chemin et, au-delà, nous réconcilier avec le reste de l'humanité et avec notre avenir, car nous sommes tous liés par une communauté de destin

En conclusion, je laisserai la parole à l'archevêque anglican Desmond Tutu. Il participe à une incroyable campagne de désinvestissement sur les énergies fossiles. Il parle d'un boycott, comme l'Afrique du Sud en a eu besoin pour mettre fin au régime d'apartheid. Beaucoup d'institutions, d'Églises suivent cette recommandation. Dans la même logique, la conférence des évêques des Philippines a demandé qu'on arrête « de soutenir un système qui nous tue ». Je poserai une question au cardinal Monsengwo : « Que fait la banque du Vatican ? »

François Ernenwein : *Mon père, vous avez entendu Yannick Jadot. Êtes-vous surpris par la réception du texte du pape ? Avez-vous le sentiment que ce texte est bien lu par ceux qui le lisent hors du cercle des chrétiens ?*

Cardinal Laurent Monsengwo : Je voudrais tout d'abord rassurer M. Jadot. La Banque du Vatican n'investit pas sur des marchés non éthiques. Vous ne pouvez plus faire entrer d'argent au Vatican sans qu'on sache son origine et son utilisation. Concernant sa lecture de la lettre encyclique, j'admire la manière dont M. Jadot a réagi à ce débat. Effectivement, le Saint-Père nous invite à changer nos habitudes de vie qui font tort à tant de pauvres sur la planète. C'est surtout cet aspect de la pauvreté qui frappe dans les discours du pape. Nous avons vu le cyclone qui a déferlé sur les Philippines et celui qui a déferlé sur la Nouvelle-Orléans. Nous avons vu les inondations qui ont eu lieu en France. Nous avons vu comment, en un seul jour, une personne peut tout perdre et devenir pauvre. C'est donc bien une lutte, une lutte de tous, un combat de toute la société qui doit être mené. Un combat où les hommes politiques et les Églises doivent travailler ensemble. Je félicite encore une fois Monsieur Jadot et je crois que si je n'étais qu'un homme politique, je serais écologiste.

Yannick Jadot : Vous êtes le bienvenu ! Cette encyclique comporte une dimension que je voudrais relever. Ce pape a un regard particulier sur l'écologie, car il vient d'un pays du Sud. On le sent dans son discours sur la dette écologique, sur le partage des ressources entre Nord et Sud, sur la question des communautés indigènes impactées par la déforestation, sur la nature du modèle agricole. Je n'ai pas mentionné suffisamment dans mon propos à quel point les questions de la crise écologique et des inégalités sont les deux plus grands défis auxquels nous sommes collectivement confrontés. Si nous n'arrivons pas à résoudre ces deux défis conjointement, nous allons vers de grandes désillusions et de nombreux malheurs. On retrouve cette dimension-là dans l'encyclique et c'est extrêmement important.

DEBAT

Table des questions⁴ : *Le contenu de l'encyclique est-il en continuité avec la pensée de l'Église sur ces sujets ou est-ce une rupture, une nouveauté radicale ?*

Cardinal Laurent Monsengwo : C'est une nouveauté dans la manière de poser le problème. En revanche le souci des pauvres et des marginaux n'est pas une nouveauté, bien au contraire. C'est ce que saint Jean-Paul II a appelé en son temps le « chemin de l'Église », c'est aussi ce à quoi nous a exhorté le pape Benoît XVI dans son encyclique *Caritas in veritate*.

François Ernenwein : *Comment expliquez-vous que cette parole soit soudain plus entendue ?*

Cardinal Laurent Monsengwo : Par la manière dont elle est formulée et par toute la sympathie dont le pape jouit actuellement.

Yannick Jadot : Je pense qu'il y a une spécificité de cette encyclique. Elle ne s'adresse pas qu'au peuple des croyants. Elle s'adresse à tout le monde et ce n'est pas neutre. Par ailleurs, il y a quelque chose de très fort dans ce texte, c'est sa radicalité.

– Que faire ? Comment agir ? Faut-il adhérer à un parti ou convient-il plutôt de privilégier des mouvements associatifs dynamiques, civiques, qui dépassent les clivages politiques ?

Yannick Jadot : Sur la question de l'engagement, faut-il privilégier l'engagement politique ou associatif ? La question reste ouverte. Je ne vous cache pas que mon parti politique, à l'image des autres partis, est en crise. Nous traversons aujourd'hui une crise de la politique, une crise de la représentation politique. Toutes les organisations militantes y sont confrontées. Les vôtres aussi sans doute. Comment faire venir des femmes, des hommes, des jeunes, des moins jeunes dans des structures qui obligent à une forme de militantisme régulier avec des contraintes parfois lourdes ? Nous sommes dans une société où, même dans le militantisme, nous constatons une forme de tourisme, de consumérisme. Il nous appartient de trouver de nouvelles formes d'engagement pour que chacun ait sa place : ceux qui sont toujours présents et ceux qui apportent un coup de main ponctuel. Mais c'est difficile pour les militants qui sont là toutes les semaines sur les marchés, qui consacrent du temps à organiser des conférences, d'accepter la présence de militants moins impliqués. Pour ma part, j'ai suivi les deux chemins, le chemin associatif et le chemin politique. Pendant 10 ans, je me suis impliqué dans la solidarité internationale. J'ai vécu au Burkina Faso, au Bangladesh, j'ai travaillé longtemps chez Greenpeace. Il n'y a pas un engagement qui soit mieux que l'autre. La difficulté que nous rencontrons aujourd'hui en tant qu'homme ou femme politique, c'est le rejet des institutions. Les énergies vitales de la société ne sont plus dans les institutions. Ceux qui sont en colère, ceux qui sont fracassés par le système, choisissent soit de ne plus voter, soit d'opter pour un vote de colère, parfois de haine. Des acteurs incroyables de la société, qui font des choses formidables, qui créent des start-up, qui s'investissent dans les associations, ne croient plus dans les institutions. Quand ceux qui sont actifs dans la société, qui participent de l'intérêt général, ne se retrouvent plus dans le débat politique, c'est inquiétant.

Alors que faire ? Être acteur de sa propre vie et de la collectivité. Commencer même par de petites choses qui font sens. Si tout le monde s'y met, cela transformera la société. On peut changer de fournisseur d'électricité : passer par Enercoop, c'est du 100 % renouvelable. Si vous avez quelques centaines d'euros à investir, investissez dans l'énergie partagée. Allez plutôt au marché qu'au supermarché, participez à des mouvements, signez des pétitions. Et puis, allez voter... pour vos convictions et pour ce que dit l'encyclique.

– Quel type de solidarités existe-t-il autour de ces questions écologiques, entre les Églises des pays du Nord et celles des pays du Sud ?

Cardinal Laurent Monsengwo : Je connais mal la situation de la France, un peu mieux celle de la Belgique où les structures de Caritas aident beaucoup les pays du Sud. Ces aides permettent à ces pays de fonctionner convenablement. Je voudrais mentionner la journée de *Caritas*, la journée de l'église des pays en missions, la journée des rois mages. Ce jour-là, on

4 Catherine Belzung et Philippe Segretain, membres du conseil des Semaines sociales, relayaient les questions des participants.

invite un évêque ou un prêtre du Sud à venir faire une campagne pour récolter des fonds entièrement destinés aux pays du Sud. Nous avons aussi le Bureau des œuvres médicales. À Kinshasa, 60 % des hôpitaux sont des hôpitaux d'église aidés par les églises du Nord. Ce serait mieux si nous recevions un peu plus, mais la crise sévit en Europe.

Yannick Jadot : Sur les relations Nord/Sud, on a clairement une difficulté à faire vivre cette communauté de destin. Prenons quelques exemples : François Hollande se rend à New York et annonce 4 milliards d'aide au développement supplémentaires à partir de 2020. Mais, concours de circonstances, deux jours plus tard, les crédits sont encore réduits dans le budget 2016 de la France. M. Camdessus le dirait très bien : chaque président nouvellement élu promet qu'il va arriver au cours de son quinquennat au chiffre symbolique de 0,7 % de notre richesse redistribué pour la solidarité internationale. Et toujours on s'en éloigne. Quels sont les instruments qui nous permettraient d'y arriver ? La taxe carbone, la fiscalité sur les transactions financières seraient des moyens efficaces si les sommes étaient allouées directement au développement.

- Les « électeurs » qui vous écoutent saluent votre lecture de l'encyclique mais ils sont troublés par le fait que le parti que vous représentez a, sur les questions de bioéthique, une sensibilité profondément différente de certaines personnes qui sont dans cette salle. Les mots GPA et avortement reviennent fréquemment dans les questions posées. Lisez-vous bien la même encyclique que nous, notamment quand le pape pose la question du respect de la dignité ?

Yannick Jadot : Je crois que l'encyclique elle-même a été critiquée pour la part considérée par certains comme trop légère sur la bioéthique. Il nous reste 5 minutes, il est difficile d'entamer ce débat maintenant. Traiter de l'avortement, de la PMA et de la GPA en cinq minutes ne serait pas sérieux et ce n'est pas le même sujet.